Case
FRC
8933

LA
VERITE.

MLW 17427

ΛΕΞΙΛΕ

ΓΥ

LA VÉRITE.

Noſce te ipſum, ne quid nimis.

EN FRANCE,

1789.

LA

VERITE,

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LA VÉRITÉ.

DANS ce cahos obscur, au milieu des débris de la paix nationale, l'homme sensible, impartial, & vrai, se fera-t-il entendre ? La vérité a besoin de paroître : le mensonge & l'erreur tour-à-tour sous sa forme *charmante* reçoivent ses tributs, & mille écrits échappés de leurs perfides mains ; mille écrits où l'orgueil commande à la raison, où l'aspic sous des fleurs est à craindre, repandent des clartés qui ressemblent à celles que les voyageurs ont tant à redouter dans les ténebres de la nuit.

Chaque François en ces momens d'orage s'agite, pense, & s'explique hautement. La retenue, ce lien de la bienséance & de la vertu ; ce lien qui nous attachoit tous, est maintenant brisé ! *Despotisme*, *liberté*, *droits*, (1) sont les su-

(1) Aucun Auteur n'a parlé raisonnablement sur

jets que l'esprit faux brode sans cesse à sa maniere : mais le Peuple, pénétré de respect & d'amour pour son Roi, intimement persuadé qu'il se doit à l'Etat ; bien loin de se précipiter dans le torrent des opinions, toujours vaincu par la nécessité, facile à se soumettre aux loix des circonstances, instruits de ses devoirs, attend silencieusement l'ordre de le libérer.

Oui, cet assemblage d'êtres que l'obscurité cache, que néanmoins la vérité pénétre, ne pouvant ignorer que la toute-puissance souveraine, n'est que le produit de sa force ; sachant que tout dépend de lui, connoissant, respectant ses antiques traités avec ses Chefs, persuadé que sans leur assentiment, ils ne sauroient renverser les loix de leur contrat primitif ; le Peuple entend, écoute, espere, & laisse les tourmens de la crainte à cette espece de Citoyens, qui dans un vuide affreux, las, fatigués de tout, ne peuvent exister que par l'inquiétude. En effet, elle remonte les ressorts de leurs ames, les agite, les arrache à cette vie passive où

---

ces délicates matieres. La prévention, fille de l'ignorance, semble toujours avoir guidé leur plume, & l'on s'apperçoit aisément que l'art de bien écrire est détaché de l'art de bien penser.

leurs ennuis les plonge ; ils s'occupent, & sont moins malheureux. = Puissai-je cependant les priver de leur sollicitude, les replonger dans leur abattement, les restituer à l'ennui ; ou puissent des peines moins importantes, les arracher au sommeil de la satiété !

Despotisme est le mot qu'à chaque instant la discorde répète ; *despotisme* est le mot qu'elle a gravé par-tout ; *despotisme* est le mot que je veux effaçer.

Le trône d'un despote chancelle sans cesse sur sa base ; les verges du despotisme servirent souvent contre ceux qui l'exercerent. Les Loix ou les Constitutions d'un Empire ne sauroient être renversées. L'esclavage détruisant l'énergie, la force de l'Etat s'affoiblit en raison de celle du peuple. Il est plus glorieux de régner sur des hommes que, pour ainsi dire, sur des *bêtes*. D'après ces vérités connues, un Roi peut-il vouloir être un despote (1) !

Peut-il le devenir ? son peuple étant l'agent de cette puissance coactive qui lui fut remise pour le bien général & particulier ; cette Puissance ces-

(1) Si vouloir s'arroger des droits qu'on n'a pas & qu'on croit avoir, est être despote, que d'hommes le sont !

ſeroit ſi ſa volonté la dirigeoit injuſtement contre tous ceux par qui elle agit. Alors les nœuds de ſon autorité étant briſés, l'anarchie naîtroit, & le deſpotiſme ſeroit évanoui.

Mais quoi ! ſe peut-il qu'on ignore que la politique & la ſaine raiſon s'oppoſent ſi puiſſamment à ce qu'on s'arroge, ſur un peuple, des droits qu'on n'a pas ; à ce qu'on renverſe, malgré lui, les anciennes baſes de ſes Conſtitutions ; que s'il étoit poſſible aux Turcs d'envahir un Royaume, il eſt indubitable que leur Maître deſpote à Conſtantinople ſeroit Monarque dans les Etats qu'il auroit conquis, il en reſpecteroit les Loix. Mais ce ſont les Miniſtres qui veulent un deſpote ; mais ce ſont eux qui nous foulent ; mais ce ſont eux qui perpétuent le mal & l'accroiſſent encore. O foibleſſe ! il faut avoir le courage d'exprimer ce qu'on a eu la force de penſer ... (1).

Il eſt certain que les erreurs qu'un Roi com-

(1) Non, je ne conçois pas comment un corps puiſſant & ferme, n'a pu éclairer le Roi qu'en accuſant ſes Miniſtres. Il s'abaiſſa ; il auroit dû ne parler, qu'au Monarque qui, bien perſuadé & connoiſſant les vrais auteurs du mal, les en auroit plus promptement punis. Etoit-il donc beſoin de lui en faire, pour ainſi dire, une eſpece de loi !

met ne lui appartiennent presque jamais ; mais aussi n'est-il pas certain que ces Conseillers, par qui le Roi gouverne, n'ont aucun intérêt à le rendre despote ? Ne sont-ils pas des citoyens ? Leur place est-elle inamovible ? Leur ambition trouve-t-elle encore à s'étendre ? Hélas ! quelques millions, quelque aliment pour leur amour-propre, un peu de gloire, & beaucoup de fumée, voilà ce qu'ils recherchent ; voilà ce qui les égare ; & voilà ce qui, bien loin d'extirper la racine du mal, ne leur a suggéré que des moyens propres à l'étendre.

Il sera réparé : l'interprête de la vérité veille avec elle sur le thrône, & conseille le Roi. Il le seroit déjà, mais le systême national étant diamétralement opposé au systême de la raison, la voix publique étant le cri de la discorde, l'erreur conduisant la justice ; quelle précaution ne faut-il pas qu'on prenne pour ramener le bien !

Mais que d'entraves arrêteront les pas de la prudence ! Quels systêmes, mon Dieu, & quelles volontés ! on veut anéantir les ordres émanés du pouvoir souverain ; on veut que les Loix seules puissent prononcer toute peine ; on veut arracher au Monarque le droit de nous faire justice ; on veut qu'un fils dénaturé, une épouse

égarée, reſtent en liberté ſur la pente du crime; on veut qu'il ſoit conſommé; on veut que leurs triſtes auteurs, languiſſant dans l'opprobre, ſubiſſent des tourmens mille fois plus cruels & plus longs que ceux que leurs enfans auront ſoufferts (1). Qu'ils ſoient anéantis: mais, lorſqu'il s'agira de ce corps impoſant, qui applique & prononce la Loi, lorſqu'une partie pour le tout aura mérité l'infliction d'une peine, qui la prononcera? Le Roi (2). Il fut juſte en puniſſant, & il ſeroit inutile que je le démontraſſe, ſi cette preuve n'entraînoit quelques vérités qu'il faut que je diſe.

Notre contrat ſocial, écrit ou non écrit, renferma des Loix. Le Souverain dut les faire

---

(1) Ma preuve ne paroîtra point ſpécieuſe à ceux qui veulent que le mal s'arrête à ſa ſource, à ceux qui ſont amis de l'ordre & de la ſociété, à ceux qui ſavent meſurer la diſtance infinie qui ſépare le Souverain de ſes ſujets, à ceux qui le reſpectent & ſe taiſent; mais *cette inquiſition entraîne mille injuſtes abus*. Les abus ſont par-tout; & quelle inſtitution en eſt-elle à l'abri!

(2) Il ſeroit illégal, & très-peu naturel, que celui qui mérite l'infliction d'une peine, la prononçât lui-même.

exécuter ; il fallut les appliquer ou les interprêter ; les plus intègres furent par lui établis juges : voilà le principe.

Notre Roi crut devoir y corriger des abus ; nos Juges ſont-ils nos repréſentans ? Ont-ils le droit d'accepter ou de refuſer ces ſoi-diſantes altérations ? Voilà la queſtion.

Elle ſe réſoud d'elle-même, mais elle fut le type de ces diſcours énergiques & de cette éloquence mâle, qui perſuade bien moins qu'elle n'irrite ; mais on frémit, ou l'on parut frémir d'avance ſous les verges d'un deſpotiſme prétendu ; mais on ſe crut Romain ; mais on épouvanta tout le reſte des hommes ; mais on ſuppoſa tout ; on craignit tout ; on ambitionna tout ; mais on s'exprima trop ; mais l'exploſion ſe fit ; & malgré le ſilence expreſſif (1) de ceux dont les regards trouvent la vérité, de ceux dont la prudence & l'âge ſont le plus ferme appui des Loix, l'embraſement eut lieu, & c'eſt ainſi que les torrens entraînent les digues les plus fortes.

---

(1) Un Auteur eſtimable, mais dont toutes les opinions ne ſont pas les miennes, a dit que l'eſprit de corps eſt l'ennemi naturel, l'ennemi éternel de l'eſprit public.

Or, la puiſſance tend bien plus à ne jamais décheoir, qu'elle ne tend à s'accroître; il fallut la venger; les ordres ſe donnerent; pluſieurs Membres de ce Corps impoſant, ſe virent enchaînés, & tout en larmes, ils s'écrierent: O liberté, O ſeul bien de l'homme, vous nous êtes ravie; les Sages repartirent, Dieu punit & récompenſe, & les Rois doivent l'imiter.

Je n'entreprendrai point de diſcuter les aſſertions, les citations de ceux qui ont pâli avant d'écrire, ſur les chartres poudreuſes des Provinces; je ne nierai point que le Gouvernement a pu faire autrefois des uſurpations dangereuſes; je ne m'en occuperai pas; je dirai qu'aujourd'hui rien ne prouve qu'il en veuille, ni qu'il en puiſſe faire. Je parlerai par moi; je n'uſerai d'aucune autorité ancienne ni moderne. Quand je peins l'hiſtoire du jour, qu'ai-je à faire de l'hiſtoire des ſiecles! Et depuis quand la vérité a-t-elle donc beſoin d'appui! Eh! quel eſt mon objet! d'arrêter les progrès du mal, de prévenir un Peuple qui peut croire, ... de détruire à jamais l'ouvrage de l'erreur, & de payer mon tribut à l'humanité.

Le caractere des bons ouvrages du jour, porte une teinte républiquaine qui fait frémir les vrais amis de l'homme. Il ne s'agit par-tout

que de changer la face des choſes, de ſe reſſaiſir de ſes droits, de ſtatuer enſuite comment notre Nation libérera l'Etat; enſorte que le point unique, l'objet eſſentiel, l'acquittement preſſant de la dette de tous, ſera le dernier fruit que ce *chêne* orgueilleux mûrira. Si c'eſt ainſi, que deviendra l'honneur François? Que penſeront de nous ces Nations jalouſes de la grandeur de la nôtre? Que diront celles qui nous ont ſecourus de leur numéraire, pour ſoutenir une guerre dont tous les avantages ſont retombés ſur nous? Qu'allons nous devenir ſans crédit, ſans moyen, & agités par des diviſions intérieures?

La Nation veut ſe perdre, & veut perdre l'Etat. Que n'ai-je la puiſſance du ciel! Que n'ai-je la force de tous! Je lutterois contre tous, & le bien général réſulteroit de ma victoire : mais je ne puis oppoſer que des écrits à la volonté nationale; je ne peux lui oppoſer que la vérité; & la vérité ne perſuade plus; cependant elle eſpere.

Le zele des Parlemens fut trop vif; le preſſent intérêt de tous ne paroît pas avoir été le leur. L'hydre qu'ils combattoient, n'étoit qu'imaginaire; le droit naturel, cette baſe ſur laquelle tous les autres droits repoſent, cette inſtitution

divine, cette lumiere céleſte, ce guide de l'homme juſte, fut ſacrifié par eux, au droit public, code hériſſé d'erreurs humaines. La ſource du mal s'ouvrit, & chaque jour depuis, la voit plus aggrandie. Que falloit-il ! Le vide étoit connu ; chercher la main qui pût l'approfondir étoit vain ; le combler étoit ſage. Votre Roi aime la vraie lumiere ; ſi le langage de l'eſpérance, celui de la perſuaſion, des tableaux crayonnés par l'erreur des projets conçus & préſentés par l'enthouſiaſme, avoient pu l'égarer, la vérité pouvoit le ramener, & non la politique qui concerne l'Etat ; mais celle qui concerne ſes ſujets, devoit au moins vous ſuggérer qu'il faut faire ceſſer la cauſe, lorſqu'on a tout à craindre des effets. La dette enfin devroit être payée ; & ce deſpotiſme ſi redouté ne devroit être regardé par les hommes de bonne-foi, que comme une viſion de ſes illuminés, qui ne voient rien qu'à la faveur du microſcope de la ſottiſe.

Poſez en fait, que quelle que ſoit la dette de l'Etat, il faut que la nation s'acquitte. Le droit public & le droit naturel l'y forcent. De ce principe inconteſtable naît cette obligation eſſentielle, que lorſque des abus ont entraîné le mal, l'Etat doit en combler la ſource. Cette obligation eſt

remplie; ceux qu'on a crus coupables de l'erreur ont été jettés du faîte de la gloire dans le comble de la baſſeſſe. Les Parlemens ont répris leur fonction. Le Souverain, par une ſage économie, s'eſt privé de cet appareil de grandeur qui n'eſt indifférent qu'à un Roi philoſophe. Un travail refléchi, l'abandon de ſoi, l'oubli de ſa toute-puiſſance même, ſont autant de devoirs qu'il s'eſt impoſés. Pareil à cet aſtre, dont la nature a beſoin, ſon Miniſtre l'échauffe, le ranime & l'éclaire, la juſtice le guide & l'eſpoir le ſoutient.

Cette conduite eſt-elle le produit d'une erreur opiniâtre? dévelope t-elle le germe de cette ambition qui tend ſans ceſſe au deſpotiſme? non, elle tend à l'accompliſſement de ce devoir ſacré par lequel un peuple eſt heureux: & tout ce qu'on débite en faveur de nos *libertés*, n'offre qu'un long amas de puérilités que l'ignorance ou la mauvaiſe foi ont cru devoir expoſer au grand jour. Développons cette verité.

La liberté, ce don céleſte, eſt un apanage que jamais l'homme ne peut perdre. Par un art miraculeux, ainſi que le remarque le ſage Rouſſeau, les loix même en l'enchaînant ne la lui raviſſent pas: ajoutons à cette idée lumineuſe & vraie, que les eſclaves de Tunis, ou ceux du nouveau monde, en pliant ſous le joug

qui les preſſe, ne perdent même rien de ce droit impreſcriptible. En effet, ils ſont néanmoins maîtres de cette action intérieure, de ce ſentiment vif qui produit ce qu'ils veulent, qui les éleve ou les abbaiſſe, qui fait, que l'homme eſt le Roi des êtres. Il ſuit de là que ces eſclaves n'obéiſſent que parce que le vaincu doit ſuivre la loi du vainqueur, que parce que la foibleſſe doit céder à la force. Ils n'obéiſſent enfin que parce que l'impérieuſe néceſſité le commande à leur volonté. Or, ce n'eſt donc que cette volonté qui eſt miſe à la gêne ; ce n'eſt que cette volonté qui plie ; ce n'eſt qu'elle qui a pu recevoir une chaîne. Et repoſons un œil circonſpect & moral ſur chaque individu de notre eſpèce ; ne trouverons-nous pas, que plus ou moins chacun d'eux en ce ſens eſt eſclave, & que même celui que le haſard éleva au plus haut degré du pouvoir, celui dont chaque volonté paroît être une loi, eſt plus eſclave encore que ceux à qui cette loi eſt dictée (1).

(1) Ceux qui n'adopteront pas mon idée, voudront bien ſe donner la peine de chercher la nuance qui ſe trouve entre ces mots eſclavage ou ſervitude. Ils voudront bien ſe perſuader par des faits, que nos ſervitudes, envers nos Souverains, étoient autrefois bien plus nombreuſes qu'elle ne le ſont main-

Mais ce principe là ne me fait point déduire que le cercle de ces facultés, quand ſur-tout la raiſon les dirige, doive être retréci; ce ſont pour ainſi dire des propriétés réelles & ſacrées que la juſtice ſeule a le droit de borner. J'en déduis ſeulement que *notre liberté ne nous ſera jamais ravie*; que ce bien précieux naît & meurt avec nous, que notre volonté n'en eſt que le produit, que ſon action opere en nous & que conſéquemment on ne l'enchaînera jamais (1).

Oui, j'établis ce principe; oui, je peins cette vérité, parce que, par un ſentiment que peu

---

nant; qu'à cet effet, ils liſent l'Hiſtoire des Fiefs, qu'ils daignent en déduire que nous ſommes plus *libres* de nos biens & de nos perſonnes que nous ne l'étions par temps paſſé, & que ſans *attenter à la liberté publique*; ſans qu'on dût paſſer pour *uſurpateur*, on pourroit ſe rapproprier bien des droits qui ſuffiroient en grande partie à la libération de l'Etat, ſans qu'il en coûtât beaucoup au pauvre.

(1) Qui conteſtera ce principe, ne ſera pas de bonne-foi; qui me dira que je m'attache au mot, qu'en le changeant le produit eſt le même, aura mille fois tort. Chaque mot a une mode, qui produit un effet différent; & l'effet que produit le mot que je réfute, ſera toujours infiniment défavorable & dangereux.

devélopent, la liberté, ce don de Dieu nous eſt par-là ſi chere, que non inſtruits dans la *vraie métaphyſique*, ignorant que rien ne peut l'aſſervir, la moindre allarme à cet égard eſt le ſignal des plus affreuſes guerres (1). Voyez ſi de tout temps ce principe divin ne fut pas defendu au péril de la vie. Eſt-ce pour la conſervation d'un privilége humain, que tant d'hommes ſe dévouerent à la mort? Si je m'égare enfin, ſi cette liberté qui vous fait expliquer avec tant d'énergie, eſt, comme vous le décidez imperieuſement, un droit impreſcriptible, auquel nous ſommes puiſſamment attachés, & que la nature exige que nous conſervions, d'où vient que ſans étonner leurs ſemblables par des motifs cruels de religion, des hommes arment des vaiſſeaux, affrontent des écueils & la mort pour ne riſquer que de perdre ce bien? deux prin-

(1) Demandez à un Turc s'il eſt eſclave; il vit ſous un deſpote: mais il vous répondra que non. Répétez cette queſtion à ceux du ſerrail; il vous répondront qu'oui; mais une rage intérieure ſuivra leur docile réponſe; mais l'Empire éprouva ſes funeſtes effets, & les éprouveroit encore, ſi la politique n'éloignoit ces hommes-là de l'idée qu'ils ont perdu leur liberté. Ils penſent ſeulement que leur volonté eſt aſſervie à celle de leur Maître.

cipes vrais ne se détruisent pas ; ces hommes ne vont risquer que la somme en partie de leurs volontés, qui chacune sont néanmoins un trésor pour eux, parce qu'au moyen d'elles ils ont moins de desir à combler. Or, nos volontés seules pouvant être enchaînées, des êtres chaque jour risquant de leur plein gré, de se les voir ravies, se trouvant quelquefois sous le joug, moins malheureux qu'on ne pense, il résulte que ce n'est que par une méprise malheureuse que des hommes ont répandu tant de sang ; il résulte qu'ils ne se sont portés à des extremités cruelles, que pour s'assurer la conservation d'un bien qu'il est impossible qu'ils perdent (1) : cela posé, voici ce que j'en vais déduire.

J'ai dit que nos volontés sont, pour ainsi dire, des propriétes réelles & sacrées que la justice seule a le droit de borner : à cet effet, la volonté générale fut commise au Souverain. Le Souverain en est l'organe, elle compose son pouvoir ; il peut la diriger, & le prive-t-on

(1) Ces idées, par cela même qu'elles sont neuves, peut-être auront plus d'un censeur ; mais bientôt je les développerai davantage, & je les mettrai dans un jour, qui ne permettra pas que le doute ait seulement le temps de naître.

de ce droit, on uſurpe ſa ſouveraineté. Il eſt donc évident que notre volonté n'eſt ſoumiſe, que dès que le bien général l'exige. Le Monarque peut la diriger, exiger qu'elle cede même à la ſienne, & conſéquemment ſtatuer de droit ſur nos propriétés. Il eſt donc évident, que tout au plus nous ne pouvons que ſoumettre alors nos humbles remontrances à ſa toute-juſtice, & il eſt évident, que loin que notre Souverain tende à nous *enchaîner*, nous ne paroiſſons tendre pour le malheur de tous qu'à uſurper ſes droits.

Je demande à préſent aux dépréciateurs des intentions miniſtérielles, aux *Cenſeurs Royaux*, ſi leurs cris furent légitimes, s'ils auroient dû ſemer l'allarme & l'épouvante, ſi nos *libertés*, hélas! ſont en danger. Je leur demande auſſi, quelle eſt la toute-puiſſance d'un Roi, en quoi elle conſiſte. Si quand ſa volonté eſt imprimée au coin de la juſtice, elle eſt ſubordonnée à celle de ſon peuple; ſon peuple eſt donc plus Roi que lui? les pouvoirs légiſlatifs, coactifs & adminiſtratifs ne lui appartiennent donc pas? le ſceptre eſt ſans effet, & l'anarchie regne!

O comble de l'erreur! Il eſt bien plus eſſentiel qu'on ne penſe, que l'autorité du Souverain ne décroiſſe pas. Oui, la vraie politique

que apprend qu'il vaudroit mieux qu'elle parvînt juſqu'à ſon dernier période. Que ſi l'on remontoit à la vraie origine de nos Rois, ſi les hommes vouloient la connoître..... ils s'appercevroient qu'à cet égard, comme à mille autres, le nuage épais de la fable obſcurcit le feu de la vérité.

Toute cette Puiſſance éparſe, réunie en un tout, & commiſe à un ſeul, eſt, ſelon moi, le plus étonnant calcul de l'eſprit humain. (1) Il prouve qu'en tout temps *la lumiere unique* n'échappa point aux hommes : que, d'après la nature, autrefois ils connurent leur plus preſſans intérêts, que leur jugement alors étoit ſain, leur ſageſſe profonde, & qu'ils mettoient en action ce qu'à peine nous mettons en précepte : que dis-je ? Il prouve qu'ils ſurent tout prévoir & que nous ne ſavons que tout gâter. N'eſt-il pas véritable que, dans ces temps, la ſcience éclairoit favorablement les hommes, tandis que maintenant elle ne ſert qu'à les aveugler ? Oui, fatigués, pour ainſi-dire, par un amas de lumieres trop multipliées, ils fixent

(1) *Le premier qui fut Roi, fut un ſoldat heureux.* Rien n'eſt moins vrai. Cette penſée eſt bonne en poéſie ; elle ſeroit très-mauvaiſe en proſe.

vainement les objets ; ils ne les apperçoivent pas, croyent les appercevoir, en parlent, en raisonnent, s'égarent & trompent ainsi leur crédule semblable.

Que des Compilateurs, que des Historiens, pour détruire mon assertion, viennent me dérober les tableaux de plusieurs siecles, me faire mesurer l'énorme accroissement des connoissances humaines, & me démontrer l'ignorance ou ce qu'ils appellent la barbarie des premiers âges ; je leur proposerai de prendre, d'une main, le flambeau de la vérité, & de l'autre, celui de la raison : ils verront que, dans ces premiers âges, la lumiere de la science étoit nette, qu'un sentiment actif faisoit remplir aux hommes leurs plus essentiels devoirs, qu'ils étoient près du but que tous veulent atteindre, qu'ils connoissoient celui où nul ne parviendra, qu'ils inventerent tout, que nous n'avons que tout perfectionné (1) ; que ce fléau, ce vice épidémique qu'on appelle amour-pro-

(1) Si l'on veut se donner la peine de faire de *solides* recherches, on trouvera qu'à part quelques arts mécaniques, tout étoit inventé. Citer des autorités, dans ce genre, c'est donner à d'autres des matériaux dont on a besoin pour soi-même.

pre, ſe voyoit reſerré dans des bornes extrêmement étroites ; au lieu que maintenant, ces bornes étant briſées, ayant perdu ſon frein, il n'eſt plus rien qu'il ne ravage & ne corrompe ; ils verront que, dans ces premiers âges, les mœurs étoient plus douces & les cœurs moins gâtés, que tous ces préjugés dont nos cœurs n'ont fait que des tyrans, uſurpateurs de nos volontés, & qui conſéquemment ne ſont que de ridicules deſpotes, n'étoient que les appuis de quelques Loix, que le véritable honneur & la vraie gloire avoit dictés, que mille abus enfin, triſte produit de notre inſatiable orgueil, ont fait un nuage à cette ſcience unique & profonde, à cette ſcience *vraie*, ſans laquelle l'homme ne connoîtra jamais ſes véritables pouvoirs, ſans laquelle il ne ſaura jamais combien il eſt déchu, & ſans laquelle il ne pourra que s'égarer toujours.

Oui, le concours de ces vérités, ſert à celles que j'ai encore à peindre : entaſſez écrit ſur écrit ; tirez des conſéquences fauſſes, efforcez-vous de mettre au jour ces frivoles enfans de l'amour-propre & de l'erreur, qu'ils inſtruiſent ces hommes, qui, plus heureux que vous, n'aiment que leurs enfans & leur Roi ; arrachez-les à cette paix profonde, à ce parfait repos

qui assure le vôtre & celui de l'Etat ; niez, pour encenser des *grands*, que le Monarque écoute & qui souvent le trompent, que ce n'est pas par ce grand tout, qu'on nomme peuple, qu'il regne véritablement, & qu'il existe au centre de la prospérité & de la gloire : fécondez & perpétuez vos erreurs : que tout le sens de vos oracles soit enfin renfermé dans ces sublimes paroles ; *Despote*, *Liberté*, *Puissance Souveraine des Peuples* (1) ; s'ils vous croyent, vous êtes anéantis : mais je brûle de l'empêcher, & ce n'est certes que pour y parvenir, que je continue à combattre vos opinions erronées.

Rien n'est plus vrai que la puissance législative, la puissance coactive, & la puissance administrative, lors de notre contrat social, furent remises au Souverain, pour en user selon que notre bien général & particulier l'exigeroit ; ces puissances lui appartiennent donc,

(1) Il est très-évident que la Puissance Souveraine, ne résidant essentiellement que dans la force, le peuple qui compose cette force, peut l'exercer ; mais cette Puissance fut concédée au Souverain, qui, du peuple ou de lui, doit l'exercer ! à qui des deux doit-elle appartenir !

& ce qui prouveroit que les Rois la dûrent plutôt à une ſage combinaiſon qu'à la force, c'eſt que l'intérêt du Monarque eſt tellement identifié avec celui du peuple, qu'il ne peut arriver que l'un puiſſe être heureux ſans l'autre : mais nous avons deux ſortes de Loi, celle que la main des hommes écrivit (1) & celle que la nature imprima dans nos cœurs ; celles que la main des hommes écrivit, & que le Souverain ſe chargea de faire exécuter, ne peuvent inconteſtablement ſouffrir aucune altération ſans l'aſſentiment général : oui, j'en conviens, toutes les fois que le Souverain, dont la tâche expreſſe eſt de viſer ſans ceſſe au bien général & particulier de ſes ſujets, penſe que ce bien général & particulier exige que ſans les altérer, ces Loix, il peut y corriger des abus ; celles que la nature imprima dans nos cœurs, ſi le Monarque s'eſt égaré, nous permettent, ſans doute, de réclamer contre des innovation directement oppoſées au bien général & par-

(1) En corriger les abus, ſeroit ſage. Combien ne gagnerions nous pas ; mais on vous dit : *il en renaîtra d'autres*. A quoi ſert que je guériſſe de cette maladie ; ne faudra-t-il pas que j'en aie d'autres : voilà comme on raiſonne.

ticulier : mais j'ajoute, & non ſans raiſon, que ce droit naturel ne nous eſt acquis que lorſque le vice de l'innovation nous eſt très-évidemment démontré ; car les effets d'une réclamation injuſte, devant empêcher le progrès ou l'accroiſſement de ce bien général & particulier, elle nous ſeroit donc très-évidemment contraire, & de-là même n'en réſulteroit-il pas une contradiction très-vicieuſe ! Le Souverain ſeroit chargé de veiller ſans ceſſe au bien général & particulier de ſes ſujets, & n'auroit pas le droit de l'opérer lorſqu'il en trouveroit le moyen : quel eſt donc l'homme réfléchi, qui niera qu'un Monarque peut non-ſeulement créer un Loi juſte, mais la preſcrire ? Et qui peut donc n'accorder, excluſivement qu'au peuple, la toute-puiſſance créatrice & réformatrice d'une Loi quelconque.

Mais mon ſujet & la vérité m'engagent à placer ici l'éloge merité de notre Monarque ; je publierai ſa véritable gloire ; je lui dirai, du moins par mes écrits, que les vertus qu'il pratique ont des admirateurs, & que ſes véritables ſujets ſont nombreux.

Il nous voit menacés du feu de la tempête, il voudroit diſſiper l'orage ; il nous voit emportés par des vagues affreuſes, il voudroi en-

gloutir les écueils : inquiet, soucieux du destin national, c'est pour nous sauver tous qu'il nous appelle (1). Il n'est point d'homme vrai, à l'abri de ces préventions éphémeres, qu'un mot fait naître & qu'un seul mot détruit, qui, dans ces jours de trouble, n'admire pas tout au moins en lui-même la sagesse profonde par laquelle le Gouvernement est conduit. On ose (2)... on est pardonné : on se plaint, on est consolé ; on veut dicter des Loix, on est méprisé. Dans ce calme parfait, dans ce repos heureux que goûte l'homme juste, le Roi attend ce jour, que d'autres Souverains auroient à redouter. C'est alors, en effet, qu'étant connu de tous, par-tout sa bienfaisance imprimera sa trace : le pauvre adorera les décrêts de sa toute-puissance : les riches & les grands regretteront d'avoir si méconnu leurs plus pres-

(1) Rien ne paroît plus vraisemblable. Le Roi est juste ; c'est démontré, & cette rare qualité suffit à tout.

(2) Qu'on ne taxe pas cette retenue de *sage prévoyance* ; avec un mot le Roi auroit des millions d'hommes à son service ; & la raison, c'est qu'il est juste, c'est qu'on en est très-intimément persuadé.

ſans devoirs (1) : les Parlemens ſauront qu'ils ne ſont qu'un compoſé de Juges, commis pour appliquer des Loix & pour les faire exécuter au nom du Souverain, & ils reconnoîtront que l'éloquence, cet art inventé par l'orgueil, n'eſt qu'un menſonge perpétuel, &, qu'à ce titre, il doit être banni du Sanctuaire de la Juſtice.

Mais le Roi pourra-t-il prévenir, empêcher les malheurs inouis que ſes ſujets encore veulent & voudront ſe cauſer ?

Je demande aux *Solons* de mon ſiecle, ſi, devant tout prévoir, cette Convocation, ces Etats-Généraux ne devoient pas être évités ? Que peuvent y gagner l'Etat, le Peuple & l'humanité ? Grande queſtion, ſans doute ! Le temps la réſoudra.

Qu'en attendant on ſache que la plus ſaine politique, que la plus integre équité, exige preſſemment que le pauvre reſſente, proportionnellement moins que le riche, le faix des Impôts : il s'en faut de beaucoup qu'il ſoit indifférent, au bien de l'Etat, que le peuple ſoit

---

(1) Ceux qui les ont remplis, ſont connus & eſtimés de tous.

malheureux ; la privation du ſuperflu acquittera le riche ; la privation du néceſſaire acquittera le pauvre : l'un enrichit l'Etat, l'autre l'obere ; l'un donne ce qu'aucune Loi ne peut lui ôter, ce qu'il ne tient que de la nature, ce qu'elle lui preſcrit de garder ; l'autre ne donne que ce que le haſard, la force de l'intrigue, ou l'improbité même ajouterent à ſa propriété utile & réelle : il ne donne qu'une foible portion de ce qu'il devroit mépriſer, de ce qui ne ſert qu'à le rendre plus malheureux, ſouvent plus miſérable : il ne donne que ce qu'il doit très-validement à l'Etat : mais il s'écrie, *c'eſt un attentat commis ſur nos perſonnes & ſur nos biens ; on uſurpe nos propriétés ; on nous enchaîne :* & je réponds.

La charité, devoir, ſans doute, eſſentiel autrefois impoſa ces biens. Nos Paſteurs étoient pauvres, il falloit pourvoir à leur ſubſiſtance, & la dîme fut établie (1). Aujourd'hui nous

(1) Rien ne ſe paie avec plus de facilité, je ne dis pas avec plus de plaiſir, que la dîme, Ah ! qu'il ſeroit aiſé de changer l'ordre des choſes, de ramener la paix, & de libérer l'Etat, ſans que le pauvre eût à ſouffrir, ſans que le riche eût à ſe plaindre. Plût au Ciel que le Miniſtre actuel des Finances ſoit écouté.

devons, & c'eſt un attentat à nos propriétés, que de les rendre garantes de la dette (1). Je veux qu'elles ſoient ſacrées; mais leur produit l'eſt-il? c'eſt ſur ce produit net, que Jean Jacques voudroit que l'impôt fût poſé; & je penſe que Jean Jacques a raiſon. La dîme de Vauban; le projet du Philoſophe de Montmorenci; & des idées encore ajoutées aux leurs, pourroient produire, ſans doute, un réſultat heureux. Le génie calculateur nous eût donné à cet égard de bonnes ſolutions. L'acquittement des dettes de l'Etat, tel qu'il doit-être opéré, eſt poſſible & facile; mais l'intérêt plus fort en nous que la juſtice, balance & détruit tout projet propre à nous ſauver tous.

Animé par un zele preſſant & naturel, j'aurois à cet égard haſardé mes idées; elles auroient bien pu, ſans doute, en faire naître de meilleures, puiſque ce n'eſt que par ce choc, cette électricité de penſée que nous avons des produits *juſtes & purs* : mais que dire à des hommes embraſés par le feu de la controverſe? A des

(1) On me répondra, nous voulons donner, & nous ne voulons pas qu'on nous ôte; on vous demande de payer. L'hypotheque de ce qu'on doit, s'étend ſur-tout ce qu'on poſſede.

hommes hors d'état de rien ſtatuer? Il faut pour leur parler, que pour ainſi dire, leur fievre ſoit amortie, qu'ils reconnoiſſent qu'un impôt eſt eſſentiel & preſſant, qu'ils ſe dépouillent de tous les préjugés d'un intérêt mal-entendu; qu'ils ſachent combiner le véritable, celui qu'il leur importe eſſentiellement de veiller, qu'ils ſoient bien convaincus que ſurcharger le pauvre, enchaîner dans ſa chaumiere, la miſere l'épouvante & la mort, c'eſt détruire à jamais ces *libres* poſſeſſions qu'ils défendent & redoutent de voir engagées. C'eſt ruiner à jamais leurs enfans. C'eſt vouloir attenter à leur propres vies: parce que la néceſſité conduit à tout faire & que dans ſes fureurs, c'eſt toujours ceux qui l'ont fait naître, dont-elle brûle de déchirer le ſein.

D'après le développement de ces vérités, avec un mot, le génie de la Juſtice détourneroit le bras qui nous menace. Un mot romproit cet aſſemblage informe qui ne produira rien, & qui détruira tout. La joie qui naît de l'eſpérance, la paix qui naît de la juſtice, le bonheur qui naît de la paix ranimeroient leur cendre, revivroient de nouveau; le Peuple renaîtroit, l'Etat s'aggrandiroit, & l'univers nous envieroit. Mais nous avons forgé les armes qui doivent

nous détruire ; mais la barriere va s'ouvrir, mais nous voulons combattre ; mais nous voulons nous voir anéantis.

Etions-nous malheureux ! pouvions-nous donc le devenir ? Les fers d'un eſclavage honteux venoient d'être briſés. Notre rivale étoit maintenant notre émule. Le commerce avoit pris un très-rapide eſſort. L'agriculture, cet art dont la nature inſtruſit l'homme ; cet art qui donne des richeſſes ſolides & ſeules validement acquiſes ; l'agricultute étendoit ſes rameaux, l'aridité partout faiſoit place à la fertilité. Cet élément utile, ce beſoin de la nature végétative, la fécondoit par-tout.

L'homme briſa toujours les nœuds de ſa félicité. Il ne ſait point garder les biens que le ciel lui envoie. Il empoiſonne tout. Aveugle & malheureux, il arrache une fleur, & il cueille une épine.

Mais cette hiſtoire qui nous retrace, hélas ! les funeſtes effets de l'intolérance & du fanatiſme, fléaux moins dangereux encore que l'intérêt ; cette hiſtoire effrayante n'eſt-elle qu'une fable ? Ces temps affreux ſont-ils ſi loin de nous ? Sont-ils enveloppés du voile de l'oubli ? Non, tout nous les retrace ; rien ne ſauroit en effacer l'image ; & nous brûlons de les faire

revivre, & nous brûlons d'imiter les fureurs de nos aveugles peres; & nous brûlons de mériter très-juſtement l'indignation de nos derniers neveux.

Vantez-moi les vives lumieres du ſiecle, les immenſes progrès de la philoſophie, ceux de l'eſprit humain; & ces fameux aréopages dont chaque Province s'honore (1). Les Sages d'Athenes faiſoient ce qu'ils penſoient; ceux que la France poſſede, penſent ce qu'ils ne font pas. La tolérance eſt une vertu qu'ils prêchent; l'intolérance eſt le vice auquel ils s'abandonnent; l'amour de nos ſemblables eſt le devoir qu'ils nous commandent; la miſantropie eſt le monſtre auquel ils obéiſſent; le mépris des richeſſes eſt un ſentiment qu'ils nous preſcrivent; le plus vil intérêt eſt l'idole qu'ils encenſent. Ils admettent enfin, qu'aux yeux de la nature & de la raiſon, nous ſommes tous égaux, & l'autel des Grands n'eſt enfumé que de leurs encens. Le triſte tableau des mœurs de ce temps,

(1) Je vois par-tout des Académies, & je vois peu de vrais Littérateurs & de ſages; je vois des ſociétés Philantropiques, & je vois plus de malheureux que jamais. Leurs intentions ſont bonnes, mais vraiſemblablement leurs moyens ſont modiques.

maintenant exposé à la vue publique, ne permet à personne de critiquer le mien.

Selon le vertueux Rousseau, & selon d'autres vrais Philosophes, la Nature n'a fait ni Princes ni Riches, ni Grands Seigneurs. Mais les hommes croyant penser mieux qu'elle, changerent ses loix, la contrarierent, la contrariront toujours, & il y eut trois genres d'hommes; cette inégalité, non pas dans les personnes, mais dans les conditions, fut & sera toujours la source de mille divisions! Mais l'empire des préjugés étant aussi absolu que celui de la nécessité, malgré la force de nos pensées, nous devons les respecter comme choses sacrées; néanmoins, ne pourrai-je avouer & prouver que cette inégalité cesse à l'égard des objets qui nous intéressent également tous. Eh quoi! si le Prince & le Plébeïen sont juges dans leur propre cause, l'un doit-il avoir plus de voix que l'autre? Si le Plébeïen a un intérêt de plus que le Prince dans l'octroi d'une demande qui est faite à tous, ce Plébeïen ne doit-il pas voter en raison de cet intérêt? Or, j'ai prouvé qu'une subvention quelconque est plus onéreuse au pauvre qu'au riche; le peuple doit donc avoir plus de voix que le riche aux Etats-Généraux. J'ajoute, & c'est à cet égard la seule idée que

je me permette de dévoiler, que quelle forme qu'on donne à l'impôt qu'on établira, il eſt infiniment eſſentiel que le Plébeïen, chargé de huit enfans, ne ſoit chargé de nulle impoſition quelconque.

Mais tous les vents de la diſcorde regnent, le flambeau de la raiſon eſt éteint; envelop-pés des ombres de la nuit dans ce champ qu'ils vont parcourir, trouveront-ils l'objet de leurs recherches? le bien public aura-t-il un accroiſ-ſement? quelle voix s'eſt déjà fait entendre au ſein de nos foyers patriotiques, quel eſprit a dominé l'eſprit national? quels jugemens ſur ces pouvoirs à concéder à des députés? que d'écrits ſur ces queſtions oiſeuſes ont groſſi les amas des libraires? l'uſage a prevalu (1), quels

(1) Quand la Loi eſt muette, l'uſage eſt réputé pour Loi. Quelle abſurdité! Selon le droit naturel, une Loi ne peut avoir force qu'étant ſanctionnée par tous. Un uſage l'eſt-il! quel long amas de Loix, les ſiecles à venir n'auront-ils pas à débrouiller! Nos peres étoient aveugles; il faut que nous le ſoyons. Ce qu'ils ont fait, prononce ce que nous devons faire; s'ils ont eu tort, il faut que nous l'ayons; *mais ce renvoi, aux uſages, réunit les partis oppoſés.* La Juſtice les auroit bien plutôt réunis. Au reſte, ils ont été d'un grand ſecours dans les der-

arrêts, grand Dieu ! quelle fauſſe prudence ! quels monumens pour l'avenir ! concevra-t-on jamais comment une ariſtocratie naiſſante ſe diviſa ſoudain ! comment dans ſon principe au moins le plus intime accord n'y régna pas ? comment ſes moindres jugemens ſont hériſſés d'erreurs ?

François, vivez toujours ſous les loix d'un Monarque ; n'ambitionnez jamais d'autre Gouvernement que le ſien. Trop foibles pour ſupporter le faix de la puiſſance, trop légers pour prévoir, trop braves pour conduire, trop vains pour commander ; comment vous gouverneriez vous ? vous ſeriez malheureux & combien ne regretteriez-vous pas cet aimable repos qu'une ariſtocratie ſeulement éphémere vous a déjà ravi.

Non, non ! pour nos malheurs l'eſprit qui regne ici n'eſt pas le véritable, nos forces ne ſont que dans nos bras, les forces des Romains n'étoient que dans leurs têtes, tant que leur république ne fut pour ainſi dire qu'un aſſem-

---

nieres Aſſemblées Provinciales ; ils ont produit de très-ſages délibérations. Mépriſons les uſages, penſons d'après nous, & reſpectons les Loix.

blage

blage de parents liés par un intérêt commun & bien consolidé, Rome fut florissante. Dès que ce lien fut brisé, Rome fut détruite. Il en est d'une Monarchie comme d'une République: si lorsqu'ils ne s'agit très-pressemment que du bien général, sous un appas trompeur le bien particulier gouverne, les ressources échapent, les moyens de construire manquent & l'édifice n'est jamais élevé.

Enfin voici les derniers verités que mon sujet peut comporter.

Il est prouvé que l'art de se connoître est le plus difficile des arts; que sous l'empire de l'erreur, l'esprit suplée à la raison, le cœur à l'ame & l'orgueil aux moyens: mais le vœu national est rempli! les pouvoirs sont commis, l'instruction est faite; sous une égide redoutable, pleins d'un zele réligieux, organes de la volonté de tous, conservateurs du privilége général, ces représentans vont paroître. Vont-ils remédier au désordre des choses! pallier les moyens, servir l'humanité & combattre pour la vertu?

Je respecte leurs intentions. Je ne fouille point dans leurs cœurs. Je les crois dignes des lauriers qu'ils viennent chercher: mais pourront-ils les remporter! très-fragiles morceaux

du tout qu'il vont représenter. Trop animés encore pour la chose publique, instruits par ces derniers combats provinciaux dans l'art de réunir les suffrages aux leurs, enflés de ces succés, deputés sans pouvoirs .... que vont-ils engendrer ?

Qu'ici on m'allegue l'usage ; qu'on déploie à mes yeux un volume effrayant d'autorités gothtiques, qu'on me fasse valoir l'attrait de cette défiance dont le bonheur public exige, que l'on s'arme, que l'on m'oppose enfin la foiblesse d'un seul & la force de tous : je m'écrierai, quoi ! parmi vous il n'étoit pas un sage ! un cœur dont la justice dirige les élans ! une ame saine, une tête tranquille au milieu des orages ! ô gloire des François où reposez vous donc ? si vous avez des hommes de ce caractere, si ceux que l'espoir nous amene, peuvent leur ressembler, pourquoi vous en êtes vous defiés ? avoir limité leurs pouvoirs, c'est avoir limité leur génie. Les cœurs purs se terniſſent ils ?

Non, votre esprit national, votre zele patriotique, vos raisons, votre prudence & vos autorités n'auroient jamais dû entraîner la multitude au choix de vos avis : de quoi s'agissoit-il ? du salut de l'Etat, de ce devoir sacré qu'im-

poſe le malheur, & qu'un grand Peuple attend qu'on rempliſſe. La voix d'un ſeul, un mot & la juſtice devoient achever ce grand œuvre ; pour le bonheur de tous, les Etats devoient être auſſi-tôt diſſous qu'aſſemblés. Pourquoi délibérer quand le devoir commande ! lorſque l'on eſt forcé de couper l'arbre à ſa racine, doit-on en ébrancher le tronc. Les grands maux exigent des ſecours prompts.

Mais ce vain préjugé, ce vice imaginaire, cette erreur qui vous plaît, cette terreur qui vous aveugle, & ce torrent qui vous emporte, tout vous éloigne enfin d'un ſuccès deſirable, tout conſpire par vous au bouleverſement total de l'ordre. La diſcorde s'apprête, ſon temple s'ouvre, ſon autel eſt paré ; tremblez d'en être les victimes.....